

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 52

Artikel: A la veillée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Du sang impétueux la course se modère;
Il coule lentement dans ses nombreux canaux;
Le pouls précipité qui distendait l'artère.
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison déletére

Qui gênaît la respiration,
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaiment sa fonction.

L'estomac en fureur s'agit dans le vide;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturé, mais d'aliments avide,
Il se révolte mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée;

Un gras et tendre chapon,
A l'air appétissant, à la croûte dorée,
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin bourguignon pétillant da:s son
Du malade affaibli, retrémpe la vigueur. [verre,
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renait dans ce corps qu'abandonnait la vie,
Et que l'espérance avait quitté;
Il rentre en possession de sa santé ravie,
Quelle ineffable volupté !

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;
Les amis sont plus chers, et le monde est plus
L'avenir lui sourit, et toute la nature [beau;
Célèbre et chante un renouveau.

La brise, dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
Semblent tous annoncer dans un riant langage
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours !

O grippe, don du ciel, adorable torture,
Reviens, reviens souvent ;
Je suis prêt à souffrir bronchite et courbature,
Pour avoir le bonheur d'être convalescent !

À la veillée.

Tel est le titre du nouveau volume de M. Alf. Ceresole, qui vient de paraître chez M. Payot, éditeur, à Lausanne. Elles sont bien nombreuses les publications nouvelles à ce moment de l'année, témoignent tous les comptes-rendus qui en ont été donnés dans nos journaux depuis une quinzaine. N'ayant pas eu le temps de parcourir ces divers ouvrages, nous ne les jugerons pas, mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que celui qui nous occupe peut être mis au nombre de ceux qui auront le plus de succès.

M. Ceresole connaît son époque ; il sait que les jours et les heures sont de plus en plus absorbés par les nécessités matérielles de la vie, par l'entraînement des affaires et les préoccupations de toute espèce ; il sait que nous vivons dans un siècle où la grande masse ne peut consacrer que peu de temps aux œuvres littéraires : on lit vite aujourd'hui. La lecture des longs romans, des volumineux traités d'histoire ou de science reste le plus souvent inachevée ; la tranche, encore vierge, de ces volumes brochés, entassés sur nos tables, le dit assez.

Il n'en sera pas ainsi du livre de M. Ceresole, recueil de contes charmants, de tableaux de mœurs pris sur le fait, respirant tous l'amour du

pays, l'admiration de notre belle nature et une connaissance parfaite de notre vie vaudoise. On lit un de ces récits aujourd'hui, on en lira deux demain, et on y reviendra souvent, tant c'est à la fois simple, pittoresque et vrai.

Voilà un volume à laisser sur sa cheminée et qu'on retrouvera toujours avec plaisir en mettant les pieds sur les chenets. A cette époque de l'année, c'est mieux encore ; c'est un livre à donner, sans qu'il soit besoin de se demander s'il sera bien accueilli.

Nous nous plaisons à détacher quelques pages du chapitre consacré à ces pères de famille qui, pendant une partie de la belle saison, restent seuls en ville, retenus par leurs affaires, tandis que madame et les moutards prennent leurs ébats à la montagne. Ce chapitre est intitulé :

PAUVRES MARIS

Au printemps dernier, leurs maisons étaient gaies et remplies. C'étaient de vrais nids d'oiseaux, pleins de chants, de rires et de joyeuses caresses. Un beau, — que dis-je ! un triste matin de juillet, ils ont vu leurs demeures s'agiter et se vider du haut en bas. Les vestibules se sont encombrés de malles, de porte-manteaux, de colis de toutes formes. Madame, en revêtant sa robe neuve d'indienne bleue, son joli chapeau de campagne, a pris des airs d'indépendance et de conquête ; les enfants, plus tapageurs que jamais, se sont armés de bâtons, de parapluies, de boîtes de botanique ; la bonne a mis ses souliers du dimanche. Puis la porte s'est ouverte à deux battants ; un grand bruit, comme une dégringolade s'est fait entendre dans l'escalier ; la bande a pris son vol du côté de l'embarcadère ; le bateau a sifflé ; l'onde a bouillonné ; puis... adieu petit père ! Adieu maison ! adieu soucis, cité fumeuse ! ... le pauvre mari, resté seul sur le rivage, — comme l'homme au grand regard triste qui se trouve au premier plan des *Illusions perdues*, de Gleyre, — a vu, pour toute consolation, de petits mouchoirs blancs s'agiter dans le lointain. Et puis, c'est tout !... Nid vide ! Foyer désert !... Adieu !

Morne et rêveur, l'époux délaissé est rentré chez lui : il a trouvé son appartement en culbute ; il s'est heurté dans le vestibule sombre contre les rhumatismes d'une vieille servante allemande, qui s'est mise à grogner en traînant ses babouches. Il lui a donné des ordres incohérents. En passant dans les chambres vides, où les tiroirs des armoires et des commodes étaient grands ouverts, il a écouté l'affreux silence de l'abandon ; puis, après un gros soupir, il est sorti. Humble, résigné, la tête penchée, il a pris le chemin des affaires et du bureau.

Voilà, chers lecteurs, ce qui est arrivé, ce qui arrive chaque année en juillet au pied de nos Alpes et du Jura.

Après le premier étonnement produit par la nouveauté de la situation, les jours qui ont suivi se sont passés, il est vrai, d'une manière relativement calme et satisfaisante.

Il y a toujours quelque charme dans les premières impressions d'un changement. Il y a de la douceur à se sentir plus libre, plus maître de soi, de ses entrées, de ses sorties, de l'ensemble de ses actes. Il y a moins de bruit au logis, et surtout on constate une absence totale de contradictions.

Monsieur se trouve d'abord étonnamment soumis et brave. Il s'imagine naïvement pouvoir tenir seul bien longtemps. Détrompez-vous ! Ne vous y fiez pas ! Vous ne savez pas, mesdames, ce qui se cache de tendresse dans le cœur de l'homme, de profondeur d'affection et d'attachement tenace dans l'âme de vos maris, de poésie enfantine dans le cœur d'un père de famille.

Aussi, qu'arrive-t-il ? A la longue, quand l'absence se fait interminable, quand la solitude se prolonge, que les jours succèdent aux jours dans une assommante et fade monotonie, à force de retrouver toujours son foyer désert, d'y errer le soir comme une âme en peine, de manger seul, de vivre seul, de se coucher seul, il s'opère bientôt, chez ces pauvres veufs, de curieuses transformations de caractère aboutissant à des états moraux très variés et très significatifs.

Tous, en effet, n'ont pas la même manière de traverser la crise et d'accepter le sort qui leur est fait.

Voici d'abord le *veuf mélancolique*. C'est la première variété de l'espèce, la plus commune. Il vit seul avec son ennui. Il le subit, il ne l'accepte pas. Il pâlit. Il maigrît. Son regard n'a plus de sourires. Il parle peu et devient horriblement distract. Il est abattu et broie son noir. Il trouve absurde qu'on se marie pour se séparer et qu'on ait des enfants pour ne point enjouir. Il se sent cloué au sol par ses fonctions de notaire, de banquier, d'avocat ou d'apothicaire, que sais-je ? par un bureau ou par un magasin, par des clients qui viennent, ne viennent pas ou pourraient venir, par un patron rigide qui ne comprend pas la montagne et répète à satiété que, de son temps (qui était le bon temps, cela va sans dire) on ne connaissait pas les villégiatures et qu'on ne s'en portait pas plus mal !...

Pauvre veuf ! il chantait volontiers à son lever. Aujourd'hui plus une gamme ! plus une romance ! Les chants sont morts ! La voisine d'en haut le déplore. Monsieur sifflait si gaiement, chantait si bien. Maintenant il ne se sert de sa voix que pour l'usage strict et nécessaire. Sa domestique trouve à part soi que « monsieur est bien changé et, sauf respect, bien ennuyeux !... Pas un bout de causette ! » Monsieur n'y songe pas. Il lit en déjeunant, il lit en dinant ; il lit en souper, il lit dans son lit !

Le soir venu, on le voit s'enfoncer dans un fauteuil, regarder l'horizon immense, prendre un cigare, rêver, songer, bâiller,